

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA GAZETTE

FAMILLES CANADIENNES

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE, ET D'ECONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 1. QUEBEC, 31 DECEMBRE 1869. No. 4

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. LECLERC.

OBSERVATIONS.

Nos deux dernières livraisons ont souffert des retards que nous sommes le premier à déplorer, car nous savons combien il est désagréable de ne recevoir qu'une semaine après le jour fixé, une publication à laquelle on est abonné. Mais ces retards ne doivent point nous être attribués, car notre second numéro était prêt quand le premier est sorti, et le troisième aurait pu être imprimé, la chronique exceptée, aussitôt après la publication du second. Nous espérons qu'à l'avenir personne n'aura plus à se plaindre de ces retards, car nous venons de prendre arrangement avec un typographe qui pourra livrer chaque numéro au jour fixé.

Parmi ceux qui ont jugé à propos de nous renvoyer notre petite Gazette, il en est quelques-uns qui ont oublié le meilleur moyen de se débarrasser de nous, qui est de nous donner leur nom. C'est faire de l'esprit en pure perte que de mettre sur l'enveloppe ces mots : renvoyé 99 fois, et de ne pas y joindre son nom, car c'est le moyen de nous revoir, encore longtemps. C'est à dire, tout qu'on refusera de décliner son nom.

Quant aux frais de poste, voici ce que nous avons à répondre à ceux qui sont disposés à nous les rembourser :

Quand nous n'avons qu'un abonné dans une localité, nous payons un demi centin par numéro et 12 centins pour l'année ; si nous avons trois abonnées au lieu d'un à qui nous adressons notre journal sous une même enveloppe, nous payons encore un demi centin, c'est-à-dire quatre centins par année, pour chaque exemplaire. Si nous avons douze abonnés, et que nous leur adressions *La Gazette* sous une même enveloppe, nous payons deux centins par livraison, c'est-à-dire deux centins par année pour chaque exemplaire. Si nous avons vingt-quatre abonnés, nous payons trois centins par chaque envoi, c'est-à-dire un centin et demi par chaque exemplaire.

En suivant cette proportion, on pourra facilement se rendre compte de ce que l'on paie pour 3, 4, 5, 6 et 7 douzaines d'abonnés.

Nous avons d'abord dit que les frais de poste étaient à notre charge ; mais, comme le prix de l'abonnement est très-réduit et que les dépenses qui retombent sur nous sont considérables, nous recevrons avec reconnaissance la remise des frais de poste ; mais personne n'est tenue de nous faire cette remise.

Comme il y a peu d'événements importants à constater depuis notre dernière livraison, nous remplirons notre chronique de ce numéro par un article sur le jour de l'an.

Le jour de l'An.

L'an 1869 n'est plus qu'un souvenir, triste pour les uns, plus ou moins agréable pour les autres. Tout en lui adressant nos adieux, jetons sur elle un dernier regard et voyons ce qu'elle a fait pour le monde entier. Le moins que nous pouvons en dire, c'est que si elle n'a pu donner la paix à l'univers, elle a contenu l'ardeur guerrière des peuples et des puissances

animées des sentiments les plus hostiles, les uns contre les autres; elle a, sur son déclin, donné naissance à un événement qui doit transformer la face du monde entier, le Concile œcuménique. Quand à cette sainte et solennelle assemblée qui suffira à elle seule pour rendre l'année 1869 plus célèbre que toutes celles qui l'ont précédé, depuis trois siècles, on peut dire, sans crainte de se tromper, qu'avant l'ouverture de sa première séance, elle a produit des fruits abondants parmi les hommes de tous les pays. En effet, considérons ce qui s'est passé, pendant le cours de cette année, chez les peuples catholiques, hérétiques, schismatiques, etc., et partout nous verrons un retour marqué vers le bien; une recherche plus active de la vérité, une inquiétude marquée et qui ne laisse aucun repos aux indifférents et à tous ceux qui sont dans la voie de l'erreur.

Pour nous convaincre de cet avancé, il suffit de consulter les publications périodiques, les journaux quotidiens et autres, les brochures, etc., et partout nous verrons des polémiques, des luttes acharnées, des combats de plume qui tous témoignent de cette inquiétude ou du désir d'obtenir une solution aux grands problèmes qui divisent les intelligences, et éloignent les unes des autres les différentes écoles. Nos frères séparés perdent partout du fanatisme qui paraissait inséparable de leur profession de foi. La protestante Angleterre se montre disposée à rendre une justice tardive à la catholique Irlande; l'Allemagne se rapproche tous les jours de plus en plus de la cour de Rome; la Turquie commence à incliner son croissant devant la tiare, son empereur accorde sa protection aux évêques catholiques, envoie des secours au chef suprême de l'Eglise. Voilà pour le monde entier. Voyons maintenant pour le Canada. Ici, n'avons-nous pas la satisfaction de voir disparaître ses factions, ses partis qui, acharnés les uns contre les autres, ne cherchaient qu'à ruiner leurs adversaires; oui, aujourd'hui

on se rapproche, on se fait de mutuelles concessions; et bientôt on pourra constater que le peuple canadien est un peuple de frères qui unissent leurs efforts pour hâter le progrès moral, religieux et matériel de leur patrie. Tous nos hommes intelligents se donneront la main pour le succès de l'éducation, de la colonisation et de l'agriculture. Plus tard nous constaterons de bien immense que le concile du Vatican opérera ici comme ailleurs.

Maintenant saluons l'année qui vient de nous ouvrir les bras, embrassons-la avec confiance, sans trop chercher à pénétrer ses secrets.

Notre petite *Gazette* avec ses quelques semaines d'existence, va se présenter dans un grand nombre de familles. Timide et modeste, elle s'adressera à tous ceux qui lui ouvriront leur porte et prononcera sincèrement cette formule, autrefois fort en honneur parmi nous, mais aujourd'hui un peu négligée dans nos grandes villes et ailleurs; "Une bonne et heureuse année, et le paradis à la fin de vos jours." Aux vieillards, aux pères et aux mères, elle dira "une bonne année," c'est-à-dire une année passée dans la paix du Seigneur, entourés du respect, de l'amour, de l'assistance de tous vos enfants, jeunes et vieux." Aux jeunes gens elle dira "une bonne année," c'est-à-dire une année passée dans la pratique de la vertu et surtout dans la pratique de la soumission, de l'obéissance, du travail, de la tempérance, etc. Aux jeunes personnes elle souhaitera aussi "une bonne année;" c'est-à-dire une année passée sous la protection d'une mère sage et vertueuse qui saura leur inspirer l'amour de la modestie, l'éloignement des modes trop mondaines et la fuite des occasions dangereuses. Et enfin à tous elle dira "le paradis après les misères de cette vie."

—

Second Entretien sur la Famille.

L'HOMME, SES PRÉROGATIVES ET SES OBLIGATIONS.

L'Homme déchû.

Après avoir interrogé nos premiers parents, et entendu leur plaidoyer, le Seigneur se tourna vers le serpent, non pour lui demander compte de son mensonge, mais pour lui dicter sa sentence : " Parce que tu as fait cela, tu seras maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes des champs ; tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la poussière tous les jours de la vie. Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. Elle te brisera la tête, pendant que tu tendras des embûches à ses pieds." Puis, ensuite se tournant vers la femme qui avait prêté une oreille si facile et si complaisante aux propos flatteurs de sâtan, il lui dit : " Je multiplierai vos souffrances ; vous enfanterez dans la douleur. Vous serez assujettie à l'homme, et il exercera sur vous sa domination."

Et le roi de l'univers et celui que Dieu avait comblé de bienfaits de tout genre, quelle sentence va-t-il recevoir ? " Vous, parce que vous avez préféré à mon commandement la voix de votre femme, et que vous avez mangé du fruit défendu, la terre sera désormais pour vous ingrate et maudite ; vous la cultiverez à la sueur de votre front. Elle se couvrira de ronces et d'épines..... Voilà le sort qui vous attend jusqu'à ce que, épuisé de travaux et condamné à la mort, vous retourniez dans la terre d'où vous êtes sorti ; car vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière. Terrible sentence, qui frappe le coupable et tous ses descendants, dans leur être tout entier. Le corps n'est plus qu'une triste victime, à laquelle s'attaquent, tour à tour, tous les maux, toutes les douleurs, la mort même. L'âme est atteinte dans toutes ses facultés.

L'intelligence est affaiblie, obscurcie, la volonté est entraînée au mal, la mémoire n'est plus qu'une servante ingrate qui a besoin d'un travail incessant pour se rappeler la moindre partie des évènements qui se passent tous les jours autour de nous. Prenons un pauvre enfant qui passé dix à douze ans de sa vie incliné sur une table d'étude, qui emploie ses heures, ses journées à comprendre une phrase, à apprendre quelques pages; au terme de tant d'efforts, d'un travail si pénible, demandons-lui ce qu'il sait, et s'il veut être sincère, il répondra: J'ai à peine acquis les premiers éléments des sciences! Voilà l'effet du péché d'Adam sur la plus noble partie de l'homme.

Quant à la peine infligée à nos corps, chaque homme, depuis son berceau jusqu'à son tombeau, présente un tableau où se trouve tracée à grands traits la souffrance sous toutes ses formes. Celui-ci jouit d'une forte santé; mais il est pauvre; il manque de tout; il est obligé de se livrer aux travaux les plus durs le jour et la nuit, pour donner un morceau de pain à une femme malade, à des enfants affaiblis par les privations. Il supporte les ardeurs d'un soleil brûlant, les rigueurs d'un hiver glacial. Celui-là est dans l'aisance, mais sa santé est languissante; il manque d'appétit; son estomac ne peut digérer le peu de nourriture qu'il lui accorde; son sommeil est agité; son lit se change en une couche de douleur. Cet autre est riche; il a reçu une fortune en héritage; il semble, au premier abord, qu'au moins celui-là doit être heureux. Pas plus que les deux premiers dont nous avons retracé l'existence. Voyez comme sa démarche est pénible; il traîne à peine ses jambes gonflées par la goutte, l'hydropisie, etc.; fruits ordinaires des excès de la table. Et tous, après avoir été en proie, plus ou moins, aux douleurs morales et physiques, après avoir traîné une existence qui compte deux instants de peines, d'inquiétudes, de souffrances contre un de joie et de bien-être, voient arriver la mort! Cette terrible mort, qui glaçait d'épouvante les plus

austères anachorètes, ceux qui se livraient aux plus sévères pénitences, s'avance, environnée de toutes ses horreurs, saisit sa victime dans ses terribles étreintes, l'enveloppe dans son froid linceul et va rendre à la terre ce qui en a été tiré ! et l'âme qu'elle n'a pu saisir, s'envole dans un monde inconnu, dans l'éternité !

Oh ! trop justes, mais terribles châtimens du Tout-Puissant, puissiez-vous nous trouver tous humblement soumis !

Maintenant passons à un autre ordre d'idées.

L'homme, depuis son péché, a-t-il cessé d'être le roi de l'univers, a-t-il perdu cet immense pouvoir qui lui avait été communiqué par ces paroles : *"Faisons l'homme à notre image et ressemblance, afin qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes et à toute la terre ?"* Malgré la profondeur de l'abîme où l'a précipité son péché, l'homme était si grand, qu'il est encore au-dessus de toute la création ! Son empire est amoindri, sa couronne n'a plus son état primitif, quelques pierres précieuses en ont été détachées ; mais il est encore roi, il tient, pour ainsi dire, la nature dans ses mains, et tous les êtres qui sont sur la terre se courbent sous son commandement.

En effet, voyons : une partie des animaux, il est vrai, est devenue farouche, menaçante pour la tranquillité et les jours de l'homme. Mais les animaux domestiques ne sont-ils pas à ses ordres, n'obéissent-ils pas à sa voix, ne proclament-ils pas sa royauté par leur soumission ? Quant à ceux qui vivent dans les forêts et dont la férocité glace d'effroi, l'homme ne parvient-il pas à les dompter ; à les soumettre à son empire, enfin à les réduire à son service ? Ne se nourrit-il pas de leur chair, ne se revêt-il pas de leurs fourrures ? Eux aussi proclament donc sa puissance !

Et maintenant, prenons les créatures insensibles, elles sont toutes à son usage. Le soleil se charge de l'éclairer tous les jours, les autres astres lui fournissent une lumière moindre, mais suffisante, à travers les

ténèbres de la nuit, ils guident sa marche sur les mers ou dans les forêts. Le bois, la pierre, le fer, le cuivre, etc., sont sous sa main et servent à lui procurer un abri; les plantes le nourrissent ou lui procurent des vêtements. L'eau, le feu, l'air, tous les éléments enfin lui offrent et lui prêtent leur appui et s'empressent de proclamer la puissance de son sceptre.

Oui, encore une fois, la nature entière est au service de l'homme, et un exemple familier que nous empruntons au *Catéchisme de Persévérance* de Mgr. Gaume, nous démontre clairement que l'individu même le plus pauvre, est un roi qui jouit à chaque instant de l'univers entier.

Voyez ce petit pauvre qui mange le morceau de pain que vous venez de lui donner; c'est un jeuno roi qui, sans le savoir, met à contribution toutes les créatures, toutes les conditions de la société, et Dieu lui-même.

En effet ce morceau de pain suppose :

1°. De la farine. Celle-ci suppose un boulanger qui l'a pétrie; de l'eau qui l'a liée; un four qui l'a cuite; du bois qui a chauffé le four; un moulin qui a moulu le blé; le moulin de la pierre, du fer, du bois pour le construire; de l'eau, du vent, des animaux pour le faire tourner; des hommes qui l'ont construit, et qui ont eu besoin pour cela de connaître la mécanique; d'autres hommes pour la gouverner. Cette farine suppose encore des sacs, pour la recevoir; les sacs, de la toile; la toile, des tisserands, du fil; le fil, des fileuses; de la filasse, la filasse, du chanvre ou du lin.

2°. Ce morceau de pain suppose du blé; le blé suppose un laboureur qui le sème, une charrue, des bœufs, des chevaux qui la traînent; la terre qui reçoit la semence; le soleil, qui l'échauffe; la pluie qui l'a fait croître; la pluie suppose des nuages; les nuages, des mers et des rivières, des vents qui transportent les nuages.

3°. Ce morceau de pain suppose un moissonneur

qui coupe le blé, qui le bat, qui le vanné. Tout cela suppose des faucilles, des fléaux, des vans. Les faucilles supposent des mineurs qui tirent le minerai des entrailles de la terre ; des forgerons qui le fondent et le façonnent. Les fléaux et les vans supposent du bois ; le bois, des bûcherons qui le coupent, des ouvriers qui le mettent en œuvre. Ce boulanger qui cuit le pain, ce laboureur qui sème le grain, ce moissonneur qui le coupe, ce meunier qui le mond, tous les autres ouvriers qui préparent les outils nécessaires à l'agriculture, ont besoin d'habits, de chapeaux, de souliers. Ces différentes choses supposent à leur tour des chapeliers, des tailleurs, des cordonniers, des étoffes, de la laine, des troupeaux ; ces états en supposent d'autres ; ceux-ci en supposent d'autres encore, jusqu'aux professions les plus élevées et les plus humbles de la société ; un pouvoir qui fasse des lois pour protéger les propriétés, des magistrats qui les fassent exécuter ; des agents de la justice, des prisons. Les lois supposent de la science ; la science, de l'étude ; l'étude suppose des livres, des collèges, des professeurs.

“ 4^o Ce morceau de pain suppose non-seulement le grain de blé dont il est formé, mais encore le grain qui a donné naissance au premier ; celui-ci, un troisième, ainsi de suite jusqu'au premier grain de blé, lequel suppose un Dieu infiniment puissant qui l'a créé, infiniment sage qui l'a fait croître, infiniment bon, qui nous le donne. ”

Ainsi, pour produire ce petit morceau de pain dont se nourrit cet indigent, Dieu, les hommes, le ciel, la terre, l'eau, le feu, l'air, etc., ont travaillé de concert.

Que l'homme, malgré sa déchéance, se soit donc demeuré grand !

Mais, si d'un côté, la nature toute entière est au service de l'homme, si tous les êtres vivants mais privés d'intelligence sont ses sujets, s'il est roi d'un empire qui n'a d'autres limites que celles de l'univers ; de l'autre, qu'elles ne sont pas les obligations qu'il a

contractées envers celui qui l'a comblé de tant de faveurs? Voici en deux mots ses devoirs en présence de ses prérogatives? Dieu a tout fait pour l'homme, mais il a fait l'homme pour lui.

Al continuer.

Le cœur d'un bon fils.

Nous lisons dans le *Messager du Cœur de Jésus* :

“ Je vous ai promis de terminer par une histoire : en voici une toute récente. — Henri *** a quinze ans. Un prêtre le vit, il y a peu de jours, arriver près de lui, la tristesse peinte sur le visage. Dès qu'Henri fut assis : — “ Qu'avez-vous, enfant ? lui dit le prêtre : vous êtes triste. ” — Des larmes, que l'enfant ne contenait qu'à grand-peine, jaillirent aussitôt de ses yeux : — “ Père, disait-il, je suis triste, parce que j'ai lieu de craindre que mon bon père n'accomplisse pas tous ses devoirs de chrétien. Oh ! aidez-moi à ramener mon père à Dieu : une fois déjà, la mort l'a menacé : je frémis à la pensée qu'elle pourrait le surprendre dans la disgrâce de Dieu. ” — Le prêtre donna bonne espérance à l'enfant et lui suggéra quelques industries : — “ Priez Notre-Dame, lui dit-il : répétez souvent, au nom de votre bon père, et comme par son cœur, cette invocation efficace : — Doux Cœur de Marie, soyez mon salut ! ”

Henri promit, mais il offrit de plus, à Marie, pour toucher son Cœur de Mère, un enrôlement d'une année dans la Milice pontificale. J'ai là le billet de l'excellent enfant, et je le copie pour vous :

— “ Mon Père, recevez mon enrôlement dans le beau régiment des *Zouaves de la prière*, et obtenez-moi, de la Très-Sainte Vierge, ma Mère, la grâce d'y combattre vaillamment. Je rédirai souvent : Doux Cœur de Marie, soyez mon salut ! J'ai reçu et je

recevrai beaucoup de grâces par cette belle prière.

L'Enfant de Marie, à jamais. — HENRI.

Ce qui suit est écrit du sang de l'enfant.

A. M. D. G. *Amor Dei Gratia* — J. M. J.

Doux Cœur de Marie, soyez mon salut !

A ma Mère du Ciel.

Mario, un cœur de fils vient servir ta bannière.

Accepte ce nouveau zouave pontifical.

Reçois l'engagement; mais entends sa prière.

Il voudrait voir bénir son amour filial.

Et xauce ton enfant, ramène à Dieu son père !

L'Enfant de Marie. — HENRI.

—

—

—

Etats-Unis d'Amérique.

Les dernières livraisons du *Messenger*, anglais des

Etats-Unis (1) mentionnent un grand nombre de

conversions obtenues par les prières de l'Apostolat.

Nous donnerons seulement aujourd'hui quelques ex-

traits d'une relation adressée par un pieux ecclési-

astique au Directeur central: "Depuis que j'ai pris le

parti de recommander souvent aux prières de l'Apos-

tolat le retour de nos frères égarés, j'ai eu la douce

consolation de ramener au bercail, dans l'espace de

douze mois, plus de quarante personnes, sans parler

de beaucoup d'autres que j'instruis dans ce moment.

Je ne puis, pour divers motifs, vous parler de toutes

ces conversions; mais, en voici quelques-unes, pour

lesquelles nous avons particulièrement à bénir le

Cœur de Jésus:

"I. M. X. . . . récemment, converti du presbyté-

rianisme, m'avait appelé dans sa maison; il désirait

vivement la conversion de ses deux filles, imbues de

(1) *The Messenger of the sacred Heart of Jesus*. (Georgetown college),
I. III, p. 509, et t. IV, p. 41.

toutes sortes d'idées fausses et de préjugés héréditaires contre notre sainte religion. La plus jeune ne m'a témoigné que de la froideur; mais l'aînée mit avec franchise la conversation sur le terrain religieux. Comme il arrive presque toujours, le point délicat était la confession. La jeune protestante avait peine à concevoir les avantages et la nécessité de cette pratique; cependant, après avoir entendu mes explications, elle avoua, avec candeur, qu'elles lui semblaient satisfaisantes. Elle résolut donc de se faire instruire et de se préparer au baptême. Sa grand-mère, zélée presbytérienne, ne voulut pas l'abandonner dans ce péril; elle appela auprès d'elle Mlle X... qui se trouva tout d'un coup environnée de protestants et attaquée de toutes parts. — "Pourquoi, disait la grand-mère, vous jeter ainsi dans les filets des prêtres romains? Lisez l'histoire, et vous la trouverez pleine de leurs trahisons et de leurs meurtres; ils ne valent pas mieux de nos jours. Souvenez-vous, je vous en conjure, des sentiments religieux de votre mère, qui repose dans le tombeau, et qui jamais n'eut la moindre idée de se faire un jour catholique." La jeune personne, pour faire plaisir à sa grand-mère, consentit à demander auprès d'elle le ministre presbytérien qui l'avait baptisée. Le 3 décembre, elle se rend près de moi et me fait part de son embarras; "Je suis convaincue, me dit-elle, que la religion catholique est la véritable; je sens que je dois l'embrasser; mais si je fais ce pas, mes parents ne voudront plus me reconnaître." — Je l'encourageai par le mot de l'Écriture: *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Enfin, grâce au Cœur de Jésus, imploré par les Associés de l'Apostolat, elle est rentrée, le 8 décembre, dans le sein de l'Église, et elle a entraîné avec elle sa cousine germaine et l'un de ses oncles. La pauvre vieille presbytérienne est grandement désappointée. La sœur cadette s'écrie: "Jamais je ne serai catholique." — Je la recommande aux prières des Associés.

II. J'ofus appelé, il y a quelques mois, chez une dame fort âgée, qui, fondant en larmes, me dit qu'elle cherchait la véritable religion. Elle était née dans le catholicisme, mais elle avait grandi dans une complète ignorance de ses devoirs religieux; et, mariée à un incrédule, elle avait fini par s'adresser à l'Eglise épiscopaliennne. Elle n'y trouva pas la paix dont son âme avait besoin. Dès la première entrevue, j'eus le bonheur de la vaincre; elle fit son acte de foi, et se disposa à une confession générale, qu'elle acheva quelques jours après.

Sur ces entrefaites, la plus jeune de ses trois filles, fort animée contre les catholiques, vint me trouver, et, confiante en la provision de textes sacrés que lui fournissait sa mémoire, elle m'attaqua vivement sur la religion. Elle fut grandement ébahie, quand je lui fis voir que ces textes prouvaient en notre faveur; et, avec beaucoup d'ingénuité, elle reconnut qu'après tout, notre religion était raisonnable. Elle fit plus: elle se mit à l'étudier, et fut admise enfin au saint baptême. Sa conduite fait aujourd'hui l'édification des plus fervents catholiques. Que nos chers Associés achèvent l'œuvre en obtenant du Cœur de Jésus la conversion des autres sœurs.

III. Au milieu d'octobre, je baptisai, sur son lit de mort, un jeune enfant dont la mère était protestante; peu d'instants après, l'heureuse petite créature échangea les misères de la vie présente contre les joies de la patrie. Sa mère, bonne méthodiste, eût voulu, qu'à l'exemple de ses ministres, à genoux devant le cercueil, je luttasse contre Dieu par de bruyantes prières; mais peu à peu ses préjugés diminuerent, et elle me pria de lui expliquer notre doctrine. Elle sentit bientôt qu'elle ne pouvait être heureuse et satisfaite hors de l'Eglise catholique; cependant la pensée de changer de religion la remplissait d'anxiété. Sa famille était fort mal disposée envers les catholiques; et, en particulier, une de ses sœurs, zélée presby-

térienne, professait contre l'Eglise une haine ouverte. Mais, considérant que le monde entier doit être compté pour rien, lorsqu'il s'agit de gagner l'amour de Jésus, la convertie a généreusement répondu à l'appel du Seigneur. Sa belle-sœur, épiscopaliennne, zélée, et une autre de ses sœurs lui disaient d'un ton de piété, qu'on ne les verrait pas si aisément tourner au catholicisme ; et cependant, trois mois après, grâce à la bonté et à l'amour du Cœur de Jésus, elles aussi étaient catholiques !

Citons encore un témoignage venu d'un pensionnat des Etats-Unis : " Depuis que notre maison est agrégée à l'Apostolat de la Prière, nous avons remarqué chez nos élèves catholiques un grand accroissement de ferveur, et chez les protestantes, un mouvement prononcé vers notre sainte religion. Quatre élèves ont été reçues dans le sein de l'Eglise, et trois autres s'y préparent. Il règne un excellent esprit parmi nos jeunes protestantes ; elles font la visite au Saint-Sacrement et disent leur chapelet aussi exactement que les catholiques, " etc.

AMÉRIQUE DU SUD.

On écrit de Montévidéo : " Les trois mille billets d'agrégation en espagnol sont presque épuisés. Voudriez-vous donner au Directeur diocésain l'autorisation d'en imprimer de nouveaux ? — A Buenos-Ayres, M. le curé de la Conception continue à enrôler des centaines de nouveaux Associés. — A Cordoba (République Argentine), où réside un Zélateur dévoué, on nous demande vingt-quatre exemplaires du *Messager* espagnol du Cœur de Jésus ; ce qui fait monter à soixante le nombre des exemplaires que nous recevons de Barcelone. — Recommandez, je vous prie, aux prières des Associés notre pensionnat composé de soixante enfants, qui nous donnent bien du travail pour les former à la vraie et solide piété. "

Nous n'avons reçu que depuis peu, à cause des retards de la poste, l'approbation collective de tous les évêques de la Nouvelle-Grenade. Ces dignes prélats, non contents de décider, au Concile de Bogota, l'établissement de l'Œuvre dans la province ecclésiastique, ont encore daigné écrire leur nom sur le nouveau registre ouvert à Santa-Fé, par le Directeur central.

Peu de temps après, le nouveau directeur du diocèse de Carthagène a envoyé à tous les curés, une circulaire, les priant d'accepter, chacun dans sa paroisse, la charge de directeur local. Il leur donnait avis, en même temps, que la fête du disciple bien-aimé, le 27 décembre 1868, était le jour désigné par l'illustissime seigneur évêque pour l'établissement de l'Apostolat dans toutes les paroisses du diocèse; et il les engageait à célébrer, le même jour, une messe solennelle, accompagnée d'une courte exhortation sur l'objet et la fin de l'Apostolat.

Prions le Cœur de Jésus, par l'intercession de l'apôtre des Nègres, du glorieux patron de Carthagène, le bienheureux Père Claver, de consolider et de bénir ces heureux commencements.

Deux esclaves de Satan; leur délivrance.

Les deux récits qu'on va lire sont propres, sans doute, à nous faire trembler; mais ils nous rempliront, nous l'espérons, d'une confiance et d'une admiration toujours croissantes pour la bonté de notre Dieu.

Voici ce que nous lisons dans une lettre adressée au *Messenger du Cœur de Jésus*.

« Mon Père, le bras de Dieu n'est pas raccourci. Hier, il s'est opéré un prodige en ma faveur. Laissez-moi vous le dire, afin que vous puissiez, avec moi et tous ceux qui le liront, exalter la miséricorde infinie du Sacré Cœur de Jésus.

« A l'âge de douze ans, on me mit dans un pension-

nat nombreux, dirigé par des maîtresses pleines de zèle et de dévouement. Mais, mon Père, l'esprit du mal, qui a pénétré dans le paradis terrestre, parvint aussi à s'introduire dans notre cher asile... Jusque-là, j'avais été un ange, bientôt je fus un démon.

“J'avais perdu tout sentiment de foi. Me parlait-on de confession, de communion, de confiance en Dieu, je ne répondais à tout cela que par un sourire sardonique. Enfin, un jour que je venais de prendre une leçon de piano, ennuyé des remontrances que ne cessaient de me faire mes bonnes maîtresses, je m'écriai avec l'accent du désespoir : “Satan, je te donne mon cœur ! viens le chercher, il est à toi sans retour !”

“Depuis ce moment, il n'y eut plus de bonheur pour moi. Satan, devenu mon maître, ne me laissait pas un instant de repos... Cependant, mon Père, je ne dois pas vous laisser ignorer une chose... N'aimant plus ni Dieu ni les Saints, j'avais encore un peu de confiance en Marie.

“Les remords me déchiraient, mais je n'avais pas le courage d'avouer mon état. Cependant une personne dévouée qui veillait sur moi l'avait compris, car je n'avais pas cette gaieté qui accompagne toujours la bonne conscience. Quand je souriais, d'un air forcé, on était presque tenté de s'écrier : “C'est un sourire de Satan !” et l'on ne se serait pas trompé.

“Enfin, on m'engagea à faire une neuvaine au Sacré Cœur de Jésus, par l'entremise de Notre-Dame. J'y consentis volontiers. Dès les premiers jours, je me sentais changée. La neuvaine s'est terminée par une messe en l'honneur du Cœur de Jésus. Depuis ce moment, la grâce m'a tellement travaillée, que je suis rentrée en grâce avec Dieu par une bonne confession, et aujourd'hui je suis toute disposée à donner tout mon cœur à Jésus et à travailler de toute mon âme, à devenir une sainte. Pendant huit ans, j'ai été l'ennemie de Dieu. Oh ! priez, priez pour moi ; et si vous le voulez, mettez ce fait dans le *Messenger du Cœur de Jésus*.”

Voici le second récit : “ Je suis tout heureux, nous écrit un digne ecclésiastique, de pouvoir joindre à la nombreuse liste des conversions opérées par l'intermédiaire du Sacré Cœur de Jésus une nouvelle conquête de ce divin Cœur. C'est une pauvre âme que le démon tenait depuis longtemps enchaînée. Elle avait autrefois été fervente dans le service de Dieu. Mais, hélas ! une amitié funeste la perdit. Elle s'était éloignée insensiblement de Dieu, et maintenant elle errait loin, bien loin, dans la région des ténèbres et des ombres de la mort.

“ Une dangereuse occasion l'avait engagée dans les voies de la perdition, une bonne occasion la ramena dans le sentier de la vertu. Elle s'était fait inscrire, par pure complaisance, parmi les membres de l'Apostolat de la Prière. Et voici que des troubles, des agitations étranges viennent bouleverser cette âme et ne lui laissent plus de repos. Le Cœur de Jésus rappelait à lui cette pauvre Madeleine, que Satan retenait liée plus étroitement que jamais, et dont il voulait conserver la possession à tout prix.

“ Ecoutons les gémissements qu'elle fait entendre dans cette lutte qui fut affreuse : “ Je n'essaierai point de vous dire les combats que je subis. Ma langue est sans paroles pour dire ce martyre, elle s'agite en vain dans ma bouche. La nuit me semble un noir sépulcre. Mon cœur s'est changé en une fontaine d'amertume. Mes yeux ne voient plus briller que ces deux mots : *Plus d'espoir !* Car, lors même que Jésus serait assez miséricordieux pour me pardonner, je ne pourrais absolument pas me présenter à la Sainte-Table. Le démon me pousse avec une telle fureur, que je cède à ses instances, sans penser où cela me conduira.”

“ Dans la lettre d'où ces paroles sont extraites, cette infortunée, disait encore, à une personne qui voulait l'amener au tribunal de la pénitence : “ Atteinte que je suis d'une langueur extrême, je ne puis me relever pour faire le pas généreux que Dieu exige de moi. Je

vous promets seulement de continuer à prier la Sainte-Vierge, et cela tous les jours ; je réciterai aussi la petite prière que vous m'avez donnée. Je suis bien à plaindre, et vous conjure de demander une seule grâce pour moi : c'est que Dieu ne brise pas ma vie tandis que je suis sous l'empire du démon : l'éternité me glace d'effroi... Je suis torturé au moral et au physique. Je subis un véritable enfer."

"Pendant qu'elle était sous le poids de ces souffrances et qu'elle remettait d'un jour à l'autre l'accusation de ses fautes, d'ardentes prières étaient adressées au Cœur de Jésus pour obtenir de lui une grâce pareille à celle qui terrassa saint Paul sur le chemin de Damas. — Après une lutte d'environ huit jours, Jésus avait triomphé : il avait purifié ce pauvre cœur par la pénitence et s'était empressé de s'unir à lui par la sainte communion."

"O mon Dieu, écrivait quelques jours après la nouvelle convertie, combien Jésus a été généreux pour moi ! Il a daigné me dire, par la bouche de son ministre : *Allez en paix*. Voilà qu'une seconde robe baptismale m'est donnée : celle-là, Jésus, je ne la souillerai pas comme la première. Je veux rassembler toutes les puissances de mon âme afin de vous aimer, divin Sauveur, à chaque pensée et à chaque action de ma vie. J'espère ainsi vous faire oublier les nombreuses années que j'ai vécu si loin de vous."

"Je vous communique ces détails, mon Révérend Père, dans l'intention de publier les bienfaits du Cœur adorable de Jésus, et de porter ceux qui les liront à l'amour et à la reconnaissance."

Alloys et Marguerite.

"Je faisais l'exercice du catéchisme deux fois la semaine dans l'école catholique de cette ville. Un jour j'aperçus parmi les personnes adultes qui assistaient au catéchisme, un jeune homme et une

jeune fille que je n'avais jamais vue. Ils étaient d'une taille élevée, légèrement svelte, leur maintien fut modeste et digne. Ils semblèrent prêter une vive attention à la récitation et aux explications du catéchisme, partageant, avec intérêt tour-à-tour, l'anxiété des enfants pour être interrogés, leur embarras dans les difficultés, leur joie quand ils avaient trouvé la réponse désirée. Intelligence, candeur, distinction, voilà ce qui frappait d'abord dans leurs physionomies ; et il suffisait d'un léger examen pour découvrir, à une certaine accentuation de la bouche et à l'assise des sourcils et du front, que la fermeté et la décision, tempérées de beaucoup de douceur, devaient former le trait distinctif de leur caractère. A la fin du catéchisme je sortis le premier, et me retournai pour saluer. En ce moment, une des personnes présentes s'avança pour me présenter Marguerite.

— “ Je crois qu'on m'a parlé de vous, Mademoiselle, lui dis-je ; n'êtes-vous pas protestante ? ”

— “ Oh ! non, répondit-elle en souriant, je suis catholique. ”

— “ Vous voulez dire sans doute catholique anglicane, c'est-à-dire non catholique, c'est-à-dire protestante ? ”

— “ Oh ! Monsieur, comme vous entendez les choses ! ”

— “ Aimeriez-vous, Mademoiselle, que nous entendions les choses de la même manière, vous comme moi, et moi comme vous ? ”

— “ Oui, Monsieur, j'aimerais cela beaucoup. ”

— “ Eh ! bien, je suis tout prêt à recevoir des explications et à vous en donner si vous en désirez. ”

— “ Bien volontiers, Monsieur, j'étais venue avec cette pensée. ”

— “ Nous entrâmes dans un salon. La maison du prêtre, l'église et l'école encadrent de trois côtés un petit jardin rectangulaire ; il n'y avait donc que ce jardin à traverser. Chers Associés de l'Apostolat, vous aviez prié pour elle et pour son frère ; vous le faisiez même

en ce moment, et depuis encore ils vous ont été plusieurs fois recommandés ; tout ceci était donc, en partie du moins, le fruit de vos prières ! Ah ! si vous pouviez voir tout ce que vous obtenez ! “ En vérité, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom (et par mon Sacré Cœur), vous sera accordé. ” Mais courago ! Vous le verrez un jour au ciel ; et votre récompense n'en sera que plus belle.

— “ Eh ! bien, Mademoiselle, dis-je à Marguerite, je crois que vous êtes catholique dans le cœur.

— “ Cela est très-vrai, Monsieur.

— “ Il ne vous manque plus que d'être réellement membre de l'Eglise catholique.

— “ Mais, Monsieur, pour n'être pas membre de l'Eglise romaine je ne laisse pas d'être membre de l'Eglise catholique.

— “ Vous vous trompez, chère enfant, vous vous persuadez, n'est-ce pas, que l'Eglise anglicane et l'Eglise romaine forment deux parties d'une Eglise que vous appelez l'Eglise catholique ?

— “ Justement, Monsieur, c'est ainsi que je l'entends.

— “ Oui, et c'est en cela que vous vous trompez. Dites-moi, l'Eglise catholique n'est-elle pas l'Epouse du Christ sur la terre ? Oui, sans doute ! Or, est-il convenable que l'Epouse mystique du Christ se divise en parties et se contredise elle-même, une partie disant blanc, une autre noir, une partie disant anathème à l'autre ? Est-ce que “ tout royaume divisé contre lui-même ne tombe pas en ruine ? ”

— “ Je vois bien cela.

— “ Donc, l'Eglise protestante et l'Eglise catholique romaine ne sont pas deux membres d'un même corps, deux parties d'une même Eglise. Maintenant, reste à savoir laquelle des deux est la vraie Eglise, c'est-à-dire laquelle des deux est, vraiment catholique, bâtie sur pierre, et si solide que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Mais puisque vous êtes si

sincère et de si bonne foi, dispensons-nous de plus longue discussion, et dites-moi ce que vous pensez au fond de votre cœur. S'il vous fallait mourir ce soir, et rendre compte à Dieu des lumières qu'il vous a données, voudriez-vous rester un instant de plus dans votre Eglise protestante? D'après l'impression secrète de votre âme, qui de nous deux est dans la seule vraie Eglise, vous ou moi?

(A continuer.)

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le Curé et ses Habitants.

(Suite.)

M. le Curé.— Dans notre première soirée, nous avons considéré ensemble la dignité, l'excellence de l'art agricole, les services multipliés que l'agriculture rend à toutes les classes de la société, le respect qui est le partage du bon et intelligent cultivateur. Nous nous sommes convaincus que les peuples chez qui l'agriculture est en honneur sont prospères, riches et moraux; que ceux, au contraire, qui la négligent, dépérissent et courent à une ruine certaine.

Ce soir nous allons examiner si le bon cultivateur n'est pas le plus indépendant et le plus heureux de tous les hommes. Je vous vois ouvrir de grands yeux et exprimer par là un doute que vous croyez bien fondé. Eh! bien suivez-moi attentivement et nous ne nous séparerons pas sans que vous soyez de mon avis. Je dois d'abord vous déclarer que je vais emprunter la plupart des réflexions que je vais vous soumettre, à un prêtre vénérable qui, par les rapports constants qu'il a eus avec toutes les classes de notre

société, a acquis une connaissance parfaite du peuple canadien. Ces réflexions, je les trouve exprimées dans une correspondance adressée à la *Gazette des Campagnes*, le 1er février 1866. Voici le titre de cette correspondance : "Le bon cultivateur est plus heureux que tous les hommes de n'importe quelle autre profession."

D'abord, il nous faut convenir qu'il n'y a de vrai bonheur ici-bas, pour personne, puisque tous, nous sommes soumis aux funestes conséquences de la chute de nos premiers parents. Le bonheur qui ne sera parfait que dans l'éternité bienheureuse, n'est que partiel et relatif sur la terre, et celui qui jouit de la plus grande somme de félicité, n'est pas, pour cela, exempt de privations, de misères et de larmes; car cette sentence, "Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front..... Tu mourras," a été portée contre tous les hommes. Mais le lot de souffrances n'est pas le même pour tous, et il y a des hommes qui peuvent dire avec vérité: Je pleure, mais mes larmes sont moins amères que celles de bien d'autres, je suis en proie à la douleur, mais elle est moins cuisante pour moi que pour une infinité de personnes, etc. D'ailleurs, mes peines sont compensées par une vie tranquille, par la paix qui règne dans l'intérieur de ma maison, par les véritables jouissances que me procure une famille affectionnée, soumise et respectueuse.

Voilà le bonheur dont il est ici question, et que le bon cultivateur possède plus que tout autre, plus que son curé, plus que le marchand de sa paroisse, plus que les hommes de profession libérale, plus que l'ouvrier, etc.

Les habitants.— M. le Curé, si vous réussissez à nous prouver tout cela, vous nous ferez revenir de loin, car nous avons là dessus des idées bien différentes des vôtres.

M. le Curé.— Mes bons amis, vous ne m'apprenez rien de nouveau et je sais depuis longtemps que vous

êtes sous une fausse impression à ce sujet. D'ailleurs, dans tous les temps, les cultivateurs se sont fait une fausse idée de leur profession, et c'est cette erreur qui arrachait à un philosophe païen cette exclamation : " Oh ! bienheureux les hommes des champs, s'ils savaient comprendre leur bonheur ! " commençons notre preuve : Vous êtes plus heureux que votre curé et voici pourquoi : Le curé, vous ne le niez pas, est le serviteur de tous ses paroissiens. Les riches, les pauvres, les savants, les ignorants, les petits, les jeunes, les vieux, tous ont droit à ses services et peuvent les réclamer à tout instant. La nuit, le jour, qu'il fasse beau ou mauvais temps, froid ou chaud, il faut qu'il marche, quand on le requiert pour les malades. Outre cela, il est chargé d'une responsabilité écrasante : il répond des âmes de tous ses paroissiens. Il lui faut les conduire au ciel par des voies différentes, et dans ses efforts, il a à supporter la grossièreté des uns, l'entêtement et les travers des autres, l'ingratitude d'un grand nombre. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut, pour éloigner le bonheur et pour remplir d'amertume son existence ?

En est-il ainsi du bon cultivateur ? voyons : Vous, la paroisse que vous avez à diriger, c'est votre champ. Vous le tournez, vous le retournez, vous lui confiez de la semence, vous le dépouillez des moissons qu'il produit, etc., comme un enfant docile et soumis, jamais il ne raisonne, jamais il ne vous oppose d'obstacles. Au contraire, si vous le traitez convenablement et avec intelligence, toujours il vous paie de gratitude et vous rend au centuple ce que vous lui avez confié. Le curé le plus dévoué, le plus habile, ne peut jamais se féliciter d'en obtenir autant. Vous êtes donc plus indépendant et plus heureux que lui.

Les habitants.— Pour celui-là, monsieur le Curé, nous n'en doutons plus, mais il en est d'autres qui sont plus heureux que nous.

M. le Curé.— Mais qui donc ? est-ce le marchand de

la paroisse? voyons encore: Ce marchand dont vous enviez le sort, n'est-il pas le serviteur de tous ceux qui viennent acheter à son magasin; n'est-il pas obligé de servir un mendiant qui vient acheter une livre de tabac, comme la dame du notaire qui demande une robe de premier choix? son existence, sa fortune ne dépendent-elles pas de mille et mille circonstances qu'il ne peut contrôler; par exemple de l'honnêteté, de la bonne ou de la mauvaise volonté de tous ceux avec qui il est en rapport? ne peut-il pas être ruiné d'un instant à l'autre par les exigences d'un fournisseur, par les mauvais *payeurs*, n'a-t-il pas à craindre la concurrence? Et s'il survend, s'il fait des bénéfices indus, les remords de sa conscience ne sont-ils pas là pour le punir cruellement? Et le soir arrivé, si l'oreiller, sur lequel il repose sa tête, pouvait vous raconter ses inquiétudes, ses nuits passées sans sommeil, à compter, à calculer, à chercher les moyens de faire rentrer des dettes contractées depuis longtemps et qui n'ont jamais pu être soldées, etc., combien seriez-vous plus indulgents pour son prétendu bonheur, et préféreriez-vous votre état au sien?

(A continuer.)

CONDITIONS :

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que d'un écu, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, doivent être adressés au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme (Lévis).

Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

À Montréal, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, se charge de recevoir le montant des abonnements pour la ville et les paroisses environnantes.